

De l'amour dans le hood

Dalila Awada

Number 334, Spring 2022

Comment continuer ? Dix ans après 2012, le monde reste à refaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

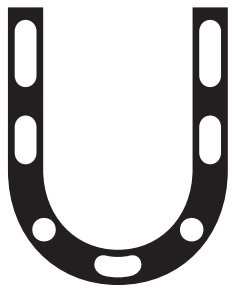
Awada, D. (2022). De l'amour dans le hood. *Liberté*, (334), 48–50.

De l'amour dans le *hood*



L'organisme Hoodstock, en œuvrant au cœur de sa communauté, est devenu le maillon essentiel d'une chaîne d'entraide et de conscientisation sur la question du racisme au Québec.

Regard sur un mouvement qui fait une différence. Par Dalila Awada



Une bataille a été gagnée. Après maints contournements et malgré un malaise persistant, il est désormais moins ardu de parler de racisme. Il y a cinq ans à peine, pour éviter la réprobation ou une fermeture totale, il fallait sans cesse avoir recours à des euphémismes : discrimination, préjugé, ignorance, stigmatisation, rejet... Ce n'est pas que le racisme et tout ce qu'il englobe en tant que phénomène soient désormais reconnus par tous et toutes, mais le sujet, de pair avec l'antiracisme, est devenu plus audible dans l'espace public.

Sans surprise, les courants conservateurs tentent de contrecarrer la fragile légitimité qu'acquièrent ici et là les revendications antiracistes. Depuis à peu près une décennie, au Québec comme ailleurs, il n'est pas exagéré de parler d'une hausse fulgurante de l'extrême droite. Dans la province, on a vu naître des groupes comme Atalante, Storm Alliance, La Meute et la Fédération des Québécois de souche. Plus récemment, une offensive contre la soi-disant culture *woke* déferle tant dans les journaux qu'à l'Assemblée nationale. Il n'y a donc évidemment pas de consensus à propos de la portée et des déclinaisons du racisme au Québec, et l'antiracisme n'avance pas sur une route dégagée, tant s'en faut. Reste qu'un changement culturel a bel et bien lieu. L'entrée dans le langage courant de la notion de « racisme systémique » – bien qu'elle continue d'être contestée – témoigne de cette évolution.

Hoodstock est l'un des protagonistes qui ont contribué à cette avancée. La mission principale de l'organisation est de lutter contre les inégalités systémiques, en particulier à Montréal-Nord. Dès ses débuts, elle s'est montrée avant-gardiste et courageuse en s'attaquant à des enjeux jugés maintenant incontournables au sein des milieux progressistes, comme le profilage racial pratiqué par les services de police.

On retrace les origines de Hoodstock dans le collectif Montréal-Nord République (M-NR), qui a vu le jour au cœur des révoltes provoquées par le meurtre de Fredy Villanueva en 2008. Villanueva, rappelons-le, a été abattu par l'agent Jean-Loup Lapointe, matricule 3776 du Service de police de la Ville de Montréal, lors d'une intervention au parc Henri-Bourassa. Cet événement, dès le lendemain, donne une impulsion à la mobilisation contre la répression

policière. Alors que les digues cédaient à Montréal-Nord, M-NR a agi comme catalyseur. Il faut dire que le sentiment d'injustice bouillait déjà. Selon les cofondatrices et cofondateurs de M-NR, ces révoltes étaient « [...] le résultat de l'interdépendance des oppressions vécues par cette population majoritairement issue de l'immigration mais née au Québec pour la plupart ». En effet, des conditions socioéconomiques défavorables constituaient déjà la toile de fond du quotidien de jeunes résident-es ; la répression perpétrée par les forces de l'ordre venait s'ajouter au fardeau. Lors de sa première intervention publique, le collectif a ainsi exigé « la reconnaissance du principe selon lequel tant qu'il y aura de l'insécurité économique, il y aura de l'insécurité sociale ».

En 2009, un an après la mort de Fredy Villanueva, M-NR fonde Hoodstock en vue de mettre sur pied un premier forum social à Montréal-Nord. Au-delà de la dénonciation des injustices, cette nouvelle initiative – qui comportait des ateliers, un spectacle de musique engagé et, en clôture, une grande manifestation – avait pour but de déployer l'espoir que portait la révolte des jeunes Nord-Montréalais-es.

Depuis, l'organisation n'a cessé de grandir. Ses champs d'action se sont multipliés, allant de la lutte contre les violences genrées et sexuelles aux questions de logement, d'accès aux technologies numériques, ou encore de racisme environnemental (puisque nous ne sommes pas tous égaux devant les enjeux environnementaux). Et alors que Hoodstock, pendant des années, dépendait exclusivement du travail bénévole, l'organisation est devenue depuis peu un organisme à but non lucratif (OBNL) qui emploie une quinzaine de personnes. C'est au milieu de cet essor que j'y ai moi-même été engagée. Issue d'un regroupement que l'on condamnait à la marginalité, Hoodstock est désormais une organisation incontournable dans le tissu communautaire et politique, et ce, bien au-delà de Montréal-Nord. Elle est devenue un pivot de l'antiracisme bien de chez nous. Comment expliquer cette success-story militante ?

L'un des facteurs qui expliquent la progression du mouvement, sans que soient diluées ses revendications initiales, est son enracinement dans la communauté. Hoodstock a toujours œuvré à Montréal-Nord, une enclave urbaine où vivent quatre-vingt-quatre mille personnes, dont la moitié appartient à une minorité visible. La population de l'arrondissement cumule plusieurs facteurs de vulnérabilité : précarité financière, logements exigus et mal en point, chômage, statuts

migratoires précaires... D'ailleurs, pour l'ensemble de ces raisons, il n'était nullement surprenant que Montréal-Nord devienne l'épicentre canadien de la pandémie de covid-19 lors de la première vague, au printemps 2020. À cela s'ajoute le fait que beaucoup de travailleurs et de travailleuses de la santé et d'employé·es des secteurs essentiels résident dans les quartiers nord-montréalais, ce qui a favorisé la circulation du virus dans la communauté.

Les difficultés quotidiennes propres à Montréal-Nord forcent à garder les deux pieds sur terre. Il n'y a pas de raccourcis pour quiconque se mobilise sur ce terrain : il faut se connecter à la population, parler aux résident·es permanent·es, aux réfugié·es, aux cols bleus, aux mères inquiètes par la circulation d'armes à feu, aux jeunes qui rêvent grand mais dont les horizons sont très tôt saturés d'obstacles. Hoodstock veut « donner du *love* au *hood* », comme l'exprimerait Nargess Mustapha, co-fondatrice de l'organisme ; puis déstigmatiser celles et ceux qui y vivent, amplifier leurs voix, leurs talents, leurs savoir-faire, leurs rêves, et braquer les projecteurs sur de belles histoires. En œuvrant ainsi au plus près de notre communauté, il nous est impossible d'oublier les fondements et les objectifs de nos luttes.

Cet enracinement pousse aussi à cultiver un lieu d'engagement accueillant, ouvert, préservé des dérives sectaires. Ce n'est pas d'hier que les mouvements aux visées émancipatrices se voient fragilisés par certaines approches puristes – des approches qui n'admettent pas l'erreur et qui négligent l'indispensable travail pédagogique des militant·es. Le phénomène n'a d'ailleurs pas à être associé d'emblée à « la gauche », comme la tendance le voudrait ; les réseaux de droite produisent à profusion d'autres formes de purisme et de sectarisme. Le racisme, par définition, est fait de ça. Hoodstock tente pour sa part d'accompagner les jeunes et les moins jeunes à travers les dédales de l'engagement social. Il y a de la place pour le tâtonnement, les lacunes et l'apprentissage. Depuis son premier forum, le collectif travaille avec une grande variété d'organisations et encourage la confrontation d'idées ; une opinion impopulaire ou à contre-courant ne se traduit jamais par de l'exclusion. Hoodstock se veut un espace de politisation, mais aussi de trêve, de répit, où l'on repousse la compétition, l'intolérance, l'aliénation et la déshumanisation qui prévalent dans les sociétés capitalistes.

Créer des milieux de lutte hospitaliers contribue de surcroît à rallier davantage de gens et à ratisser plus large au moment de mener des actions. Après tout, un mouvement ne peut prendre de l'ampleur que s'il parvient à s'adresser au plus grand nombre possible. Logique de base. Cette posture, par défaut, nécessite de l'indulgence entre nous, qui avons un horizon commun. Peut-être est-ce la place centrale accordée à l'expression artistique et à la mixité sous toutes ses formes qui permet de bâtir ces milieux et de cultiver la joie malgré tout. Ces moments et ces espaces, lors d'activités estivales dans les parcs, par exemple, ou même lors des forums sociaux, ne sont jamais exclusifs aux militant·es. Au quotidien, cela se traduit par beaucoup de camaraderie – le genre qui autorise l'humour franchement limite, et qui ne contraint pas à une quelconque conformité. Je prêche sans doute pour ma paroisse, mais ça a été pour moi un lieu d'engagement des plus agréables et des plus exaltants.

Quant à ce qui explique l'écoute, quoique partielle, dont

bénéficie de plus en plus l'antiracisme au Québec – qui s'est traduite par le développement de groupes comme Hoodstock, mais sans s'y limiter –, il faut parler du 25 mai 2020. Au début de la pandémie, alors que le monde entier est sur les nerfs, George Floyd est tué en pleine rue à Minneapolis. Les images du meurtre perpétré par le policier Derek Chauvin, le visage impassible, sont captées par

Hoodstock se veut un espace de politisation, mais aussi de trêve, de répit, où l'on repousse la compétition, l'intolérance, l'aliénation et la déshumanisation qui prévalent dans les sociétés capitalistes.

Darnella Frazier, puis diffusées à travers le monde. Cet épisode funeste a donné une nouvelle impulsion au mouvement Black Lives Matter et a entraîné des soulèvements parmi les plus imposants de l'histoire des États-Unis. Une sorte de basculement s'est opéré, franchissant largement les frontières étasuniennes. Dans la foulée, à Montréal, Hoodstock a coorganisé une grande manifestation contre le racisme et la violence policière. Plusieurs milliers de personnes se sont rassemblées au centre-ville pour y participer.

Ce contexte aura été en quelque sorte « favorable » à l'expansion d'initiatives antiracistes, qui ont alors été davantage prises au sérieux. Certain·es répondront avec une pointe de cynisme que les institutions, les organismes et les individus qui ont ouvert leurs portefeuilles et leurs oreilles l'ont fait, essentiellement, pour soulager leurs consciences. Pour ma part, j'aime penser qu'un jalon considérable a véritablement été franchi. Cela ne s'est bien sûr pas produit uniquement dans la dernière année, il a fallu que des générations de militant·es poussent et poussent encore, encaissent les revers, recommencent, persistent, jusqu'à ce que le vent tourne et qu'une conjoncture particulière se présente et déverrouille avec elle des possibilités. Or, pour sauter dans le train qui passe, encore faut-il être prêt. C'était le cas pour Hoodstock. Après plus de dix ans de mobilisation et de légitimité acquise à travers des actions et des prises de position

cohérentes, l'organisation avait fait la preuve de son sérieux. Déjà en 2013, elle était présente lors du premier grand élan de Black Lives Matter, à la suite de l'acquittement du surveillant de voisinage qui avait abattu le jeune Trayvon Martin dans la ville de Sanford, en Floride. Le collectif, depuis M-NR, s'est également solidarisé avec les personnes qui subissent la répression policière dans les banlieues françaises. Lors du forum de 2017, Hoodstock a reçu Assa Traoré, la sœur d'Adama Traoré, assassiné en 2016 par la gendarmerie française à Beaumont-sur-Oise. Assa Traoré a livré un témoignage puissant dans une petite salle de la Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord. L'endroit était bondé, mais on aurait pu entendre une mouche voler. Outre ces enjeux sur lesquels Hoodstock a l'habitude d'intervenir, le collectif a aussi organisé des manifestations de casseroles, dans les rues de Montréal-Nord, pendant la grève étudiante de 2012.

Dans l'ensemble, les batailles idéologiques et politiques sont jumelées à des actions qui mènent à des résultats tangibles. À l'automne 2020, par exemple, alors que presque tout se déroulait en mode virtuel, l'organisation a mis sur pied le projet EquiTAB, qui consiste à distribuer des ordinateurs portables et des tablettes aux familles et aux personnes âgées qui n'y ont pas accès, en plus de leur offrir une formation de base pour leur en faciliter l'utilisation. L'objectif était de combattre la « fracture numérique » à Montréal-Nord, mise en évidence par la pandémie : tout le monde n'a pas le matériel adéquat pour assister à des cours en ligne, obtenir de l'aide et des services, suivre l'évolution de la pandémie ou simplement garder contact avec des proches. L'initiative n'a pas tout réglé, la fracture demeure, certes, mais ses conséquences ont été quelque peu atténuées pour plusieurs familles.

Il n'est pas nouveau pour des mouvements sociaux d'étendre leur mission à l'offre de services communautaires. Les *survival programs* du Black Panther Party en sont un illustre exemple : plus d'une soixantaine de programmes avaient été mis en place au début des années 1970, « en attendant la révolution », dont le plus populaire, lancé en 1969, fut la distribution de petits-déjeuners aux enfants. Hoodstock s'inscrit en quelque sorte dans ce sillage, tracé par d'innombrables groupes et militant-es de plusieurs générations et sur plusieurs continents. Les progrès réalisés au fil du temps sont assurément une source d'enthousiasme et d'espoir. Cependant, les collectifs qui souhaitent dépasser les limites du travail bénévole tout en maintenant le cap sur la justice sociale doivent faire face à une panoplie de difficultés.

Il y a, par exemple, la question de la « professionnalisation du militantisme » – phase que traversent tous les mouvements qui se dotent de bases organisationnelles permanentes. Cette professionnalisation, bien qu'elle soit un passage complexe et risqué, car elle introduit de nouveaux impératifs, s'avère cruciale si l'on veut cesser de « se battre à temps perdu contre un système qui nous opprime à temps plein », pour emprunter la formule de Ricardo Lamour, un artiste et militant de la première heure à Hoodstock. Personne ne choisit de gaieté de cœur de se battre contre le racisme ; il nous tombe dessus et s'impose dans toutes les facettes de nos existences. Offrir un juste salaire, des outils et de bonnes conditions de travail aux militant-es permet de l'affronter en étant plus organisé-es et plus efficaces, tout en

incarnant les valeurs défendues, c'est-à-dire en ne contribuant pas à fragiliser les conditions de vie et la santé de celles et ceux qui s'attellent à l'ouvrage.

L'aspect de la professionnalisation s'articule à la question délicate des sources de financement. Il importe de rester vigilant-e devant l'appui lucratif à l'antiracisme provenant des grandes entreprises, qui y voient une occasion de faire valoir leur « responsabilité sociale », tout en continuant à propager, sans être trop dérangées, leur vision capitaliste. Il ne faut pas être dupes devant une telle posture, qui maintient les inégalités au profit d'une minorité de possédant-es, même si cette élite s'est diversifiée.

Sachant cela, comment une organisation, un mouvement peuvent-ils prendre de l'expansion tout en restant fidèles aux marges sociales qui les ont vus naître ? Comment éviter de tomber dans le piège des changements superficiels, de la cooptation, de l'opportunisme ? Comment demeurer un outil d'émancipation collective ? Et alors que nos perspectives se réduisent comme peau de chagrin devant la crise écologique, qui finira inévitablement par absorber tous les autres enjeux de société, comment ne pas courber l'échine et se laisser gagner par la panique et la déprime, par le cynisme ou l'indifférence ? Pour continuer de lutter, il faut pouvoir croire que des gains sont encore possibles.

Les avancées de l'antiracisme dans les dernières années montrent bien qu'un certain revirement peut survenir lorsqu'une série de circonstances sont réunies. Parfois, une étincelle suffit pour que tout s'embrase, et ce qu'on pensait impossible, ce qu'on avait jugé utopique apparaît alors comme étant à notre portée. Ce laborieux processus qui tend vers plus de justice n'est ni linéaire ni assuré, mais quel autre choix avons-nous ? Bien entendu, il ne s'agit pas de manifester un optimisme naïf, mais simplement de ne pas cesser d'agir pour que les inégalités et l'hostilité que produit, entre autres, le racisme continuent de perdre du terrain. Les communautés que l'on renforce et fédère aujourd'hui seront ainsi plus aptes à se soutenir les unes les autres à mesure que la crise climatique s'aggraverait – car cette ultime crise et ce qu'elle provoque comme bouleversements laissent présager une exacerbation des violences. Dans cette optique, les gains collectifs qu'il reste à faire, qu'ils soient petits ou grands, pourront contribuer à tenir à distance certaines manifestations de violence, à neutraliser la haine et atténuer des souffrances. Il nous faudra tout tenter pour que subsiste un peu d'amour dans nos *hoods*. ●

Dalila Awada vit et travaille à Montréal-Nord. Elle est diplômée en sociologie de l'Université de Montréal (maîtrise ès science). Elle est chroniqueuse au journal *Métro* et à MATv.